

9. Icare, Lorca, Hermès...

Journal épars, études et « choses vues », récits qui sont peut-être des nouvelles, rêves, souvenirs, souvenirs imaginaires, Bruges, Milan, Gordes, la mer du Nord et le Vaucluse, la place Monge, l'Andalousie... Le temps, plus que leur auteur, a fait de ces pages, diverses, un livre, dont j'aimerais qu'il soit de ceux qui se lisent par transparence.

Hermès, dieu de l'écriture et des chemins, dieu des troupeaux et de leurs empreintes, écriture à l'envers sur la boue du chemin, le traverse. Il en est le maître, l'architecte. Est-il aussi le maître du temps ? Il apparaît ou se cache. Il se déguise, il se dénude. Il est ce berger au milieu du paysage que survole Dédale tandis que le malheureux Icare étreint l'abîme. Il fut peut-être l'inspirateur du piège et à son premier captif donna le moyen de s'évader, sur les chemins du vent, comme nous devons apprendre à nous délivrer de nos ouvrages, à les oublier, mais savait-il que ce serait au prix de la mort d'un fils ? Il découvre au narrateur, au rêveur, dans le secret d'un mur, une œuvre perdue de Bosch, la plus belle, une Sortie de Sodome. Il est ce jeune voyageur qui dans un train mendie avec douceur un billet pour Trieste. Il préside à quelques interprétations d'écrits ou d'images, à quelques déchiffrements.

[...]

Sous un livre, toujours, dort et s'éveille un autre livre, songe enfoui dans notre sommeil, notre nuit, trésor, à la garde de quel dragon ? Il arrive qu'un écrivain futur, sans le savoir, en soit l'inventeur, et fasse entendre une voix qui s'est tue, prête sa main vivante à la voix d'ombre. De qui suis-je l'héritier, de quel manuscrit dormant, rêvé, suis-je, au moins en certains endroits, le copiste, le scribe, en signant ce livre ?

[...]

Le temps a ses couleurs et se vêt de leur variation. Le temps s'irise. Écrire et lire est tisser le fil du temps, des contes, se perdre dans les plis de ce tissu comme jadis dans la forêt l'enfant que nous sommes encore.

Journal épars

Je n'ai pas vu passer le temps, le bois d'Orion, 2016.

□

Icare, vieille fable. Norge ne la renouvelle pas seulement par la grâce des mots et la beauté des images. Il la réinvente. Mais l'évidence intemporelle du poème est telle qu'on ne s'avise pas aussitôt de sa nouveauté, de la recréation du mythe. Chez Norge – comme chez Bruegel – Dédale est absent. Icare, dans le ciel, dans son affrontement, est seul ; comme Prométhée. Il n'y a plus ici le couple et le dialogue d'un père et d'un fils, l'antithèse d'une sagesse et d'une folie, d'une ivresse, l'opposition de la jeunesse et de l'âge mûr ; mais la naissance d'Icare à lui-même, et sa mort ; son sacrifice. Il n'y a plus un couple analogue à celui d'Isaac et Abraham, mais Isaac seul, sacrificateur, victime, – ange aussi, et le monde étant le bûcher du sacrifice, le temple d'Icare. Au jeune héros, à lui seul, revient le talent et l'ingéniosité de Dédale, l'ingénieur, l'ouvrier.

Il est seul, et la solitude lui est essentielle, cependant il a des frères, dont il se moque, de même qu'il insulte les pontifes, et tous ceux qui l'entourent, la société ordinaire, le peuple qui est le sien. Révolté, jeune Rimbaud.

Icare

Je n'ai pas vu passer le temps, le bois d'Orion, 2016.

□

J'éprouve pour Hugo van der Goes une admiration mêlée d'une sorte d'affection, comme si j'avais connu cet homme. Un sentiment d'affection fraternelle analogue à celui qu'éprouvèrent les moines de Rouge-Cloître pour ce peintre célèbre, ce malheureux, leur frère convers qui, un jour, l'esprit enténébré, revint d'un voyage à Cologne et auprès d'eux trouva refuge contre les affres de la folie, ou de l'enfer, qui l'avaient assailli sur le chemin du retour. Il continua pourtant de peindre dans les moments de répit que lui laissait le délire, l'angoisse. Le génie rencontrait au sein du cloître la douceur maternelle de la charité, le génie de la charité.

L'admiration devant une œuvre dont j'ignorais tout, je pourrais dire : le saisissement, je l'ai éprouvée, très jeune, à Bruges, parmi tant de chefs-d'œuvre, devant *La Mort de la Vierge*, sa véhémence, l'accord de ces couleurs jamais vues sur aucune toile, la composition poignante : Marie, les yeux presque fermés, entourée

des apôtres qui déjà sont des prêtres, portant l'étole, tenant le cierge funéraire, d'autres seulement accablés de chagrin par la mort d'une mère – cette famille qui est déjà l'Église ; cependant que dans un espace spirituel, céleste, mais tout proche de nous, dans cette chambre, le Christ avec les anges, le Fils, accueille l'âme de la Mère de Dieu, appelle et attend sa mère, comme s'il accourait à sa rencontre ; et les yeux mi-clos de Marie, qui ne voient plus la lumière d'ici-bas, voient dans l'invisible Jésus, son fils.

Qui donc était ce peintre aux couleurs presque stridentes, inouïes, *modernes* ? D'où venait cette musique tout autre que celle de Van Eyck ou Memling, cette façon de disposer comme portés par un souffle les disciples, et dans ce même souffle le Fils apparaissant, mais inaperçu de tous, sauf de sa mère aux yeux presque fermés, désormais hors de ce monde ? D'où venait ce génie de condenser en une seule image, une seule vision, le deuil et son désordre, la chambre familière devenue chambre mortuaire et lit de mort, la cérémonie sacramentelle, le ciel surnaturel ? Ce tableau ne ressemblait à aucun autre, cette peinture semblait au-delà de la peinture.

Le peintre de Rouge-Cloître

Je n'ai pas vu passer le temps, le bois d'Orion, 2016.

□

À Villeneuve-lès-Avignon, de l'autre côté du Rhône, entre la Chartreuse et l'église où rayonne, à l'écart des foules, *Le Couronnement de la Vierge*, se tient, comme dans l'ombre du Festival créé par Vilar, un festival de cirque. Il ne s'agit pas du cirque avec dompteur et clowns, trapézistes, équilibristes et acrobates, mais d'une scène nomade et vouée à la poésie, au chant, à la musique, à la magie, plus qu'à la prouesse. « J'ai entendu quelques notes de guitare, les premiers mots et les premières notes d'un chant gitan. J'étais là, dans la nuit, sous la lune, dans la carrière proche de ma maison, presque invisible, je faisais travailler un jeune cheval. Le cirque présentait un « Hommage à Lorca ». Les artistes venaient de divers pays, et, pour la plupart, de l'Est. À la façon dont il jouait de la guitare et chantait, celui que j'entendais était d'ici, ou d'Espagne. Je pensais à Lorca. Je me disais que le musicien, le chanteur, ne pouvait se douter qu'à quelques pas de lui, quelqu'un, sur son cheval, dans la nuit, dans

l'ombre, sous la lune, l'écoutait chanter les gitans du *Romancero*, chanter Lorca. »

Je voyais le Cavalier écouter le poème et le chant sous la lune. Il souriait comme cette nuit-là, sur son cheval, en écoutant le chant monter au bord du Rhône jusqu'au ciel de velours noir et de transparence. Il écoutait le cœur devenu poésie. « Chaque soir, chaque nuit, tout le temps qu'a duré le festival, je suis revenu entendre ce chanteur qui chantait comme s'il était seul avec sa solitude. »

Lorca

Je n'ai pas vu passer le temps, le bois d'Orion, 2016.

□

Il arrive que chez un poète la contradiction indénouable de la parole et de l'indicible, de l'ineffable, de la représentation et de l'invisible, soit au cœur de sa vie et de son œuvre. Cette contradiction, ce combat avec et contre l'ange, est essentielle, séminale. Et n'est-elle pas comme l'incandescence de la condition humaine, de la condition commune ? Nous sommes des êtres d'horizon et l'horizon nous est insaisissable, Nous le franchirons, cependant. L'éternité est sans horizon ; terre et ciel, l'homme et Dieu, sont un. Le voile du temps s'est déchiré. Il n'est plus. La musique savante ne manque plus à notre désir.

Ces quelques mots sur la poésie, la traduction, l'intraduisible, le chant, ont leur raison d'accompagner ce livre de Ruysbroeck où soudain éclate une célébration du chant céleste, qui sera le nôtre, si Dieu veut, dans notre patrie éternelle. Les bergers se joindront à la fin des temps, peut-être aujourd'hui même, peut-être grâce à une éclaircie spirituelle, au chant des anges qui chantaient l'union du ciel et de la terre. Bergers ! le chant de votre cornemuse, vos flûtes, vos tambourins, vos voix parfois un peu rugueuses, s'accordent aux harpes et aux arpèges des anges. L'Enfant les entendit sous le chaume et la neige chanter ensemble sa naissance et notre salut.

Traduire

Les sept degrés de l'échelle d'amour spirituel de Jean Ruysbroeck
traduit par Claude-Henri Rocquet, Artège, 2015.